



Francesco Corrales.- *La grande guerre des trafiquants. Le front colonial de l'Occident maghrébin* (Paris: L'Harmattan, 2014), 482 p.

Ce livre, substantiel, reproduit une partie seulement d'une thèse de doctorat d'histoire soutenue en 2003 à l'université de Provence sous la direction de Robert Ilbert, spécialiste de l'histoire de la Méditerranée contemporaine. Le titre originel de cette recherche était plus explicite: "Echange et contrebande d'armes au Maroc et dans la région saharo-mauritanienne entre 1912 et 1918." L'écart entre les deux intitulés est significatif. Entre temps, l'auteur a déposé "contrebande d'armes" au vestiaire des termes prêtant à contresens pour lui substituer le vocable de "trafic d'armes." Car "contrebande" implique une connotation délictueuse, qui ne fait pas sens pour les habitants sous l'autorité du sultan, ni pour les tribus nomades acéphales du sud-ouest saharien. Acheter des armes ne correspond à aucune norme transgressive, alors que le Makhzen ne dispose pas du monopole de la violence et que posséder un fusil aux marges de son territoire d'obédience est un acte de survie dans un monde, où l'usage de la force est encore hobbesien.

Sous l'influence des "subaltern studies" et mû par une réflexion sur la notion d'élites qui emprunte à Antonio Gramsci, Francesco Corrales envisage sous un tout autre éclairage le trafic d'armes par lequel des intermédiaires privés ou étatiques ravitaillent les insurgés contre la conquête coloniale, en l'occurrence française, puisque durant cette période l'Espagne marque le pas. Jusque là, l'univers des trafiquants d'armes était considéré comme une zone grise engendrant un monde interlope. On n'avait pas envie de regarder de près cette sphère d'agents de l'histoire. Il fallait passer au peigne fin des monceaux d'archives de surveillance et démêler la part d'intoxication chez les agents de la répression de la contrebande (leur "*paranoïa sécuritaire*" 67) de celle du réel historique authentifié par des faits avérés. Francesco Corrales l'a fait avec un acharnement exemplaire. Il ne s'est pas contenté de dépouiller les

séries d'archives des ministères français des affaires étrangères, de la guerre, de la marine et des colonies, en plus de celles du protectorat. Il a consulté les archives espagnoles et celles de la Belgique sous occupation allemande entre 1914 et 1918: Liège n'est-elle pas l'une des plus grosses manufactures d'armes de l'Europe et Anvers le port poumon de l'entreprise impériale allemande avec Hambourg?

Pour remonter les pièces du puzzle de ce trafic d'armes, il fallait être doté, comme l'est l'auteur, du goût de la micro-histoire et d'un art de l'enquête à ras le sol exceptionnel. Là réside la force de cet ouvrage parfois touffu, qui exige du lecteur l'attention que requiert la lecture d'un roman policier tirant les fils enchevêtrés d'une intrigue qui se complexifie chemin faisant. De là résulte le procédé d'exposition adopté, qui consiste à étaler les pièces de l'enquête sous les yeux du lecteur pour lui permettre de construire sa propre interprétation. Parfois, nous livre-t-il dans son intégralité le document à l'appui du décryptage de l'objet de sa recherche: par exemple le long exposé de Lyautey aux Affaires étrangères à Paris, où le résident général envisage froidement, au creux de l'été 1918, l'emploi d'obus chimiques sur le "front nord" pour venir à bout du combat livré par 'Abd al-Mâlik, le fils de l'émir Abdelkader (332-4).

Parfaitement conscient d'aborder un monde par définition opaque, Francesco Correale avance ses pions toujours précautionneusement et ne s'en laisse jamais conter par la source écrite. Quand il n'est pas certain de la fiabilité de celle-ci, il ajoute, comme s'il ouvrait des guillemets: aurait, ferait, surveillerait, etc. Le traitement par lui de l'"affaire 44" (nom de code d'une affaire de trafic d'armes présumé à partir d'une maison close de Meknès) est exemplaire de cette volonté de démêler le vrai du faux, qui aboutit à forger une hypothèse, mais seulement en pointillé: "S'agirait-il ou non d'une association 'secrète' composée par un impressionnant nombre d'individus ayant, chacun à son tour, des couvertures, des doubles identités, des attaches qui les mettaient à l'abri de toute poursuite?.....Nous sommes donc ici aux limites des suppositions. Les éléments de la poursuite de l'enquête, si elle a lieu, nous manquent" (222). Au récit triomphaliste de l'historien qui sait, archives en mains, l'auteur préfère établir une version pleine de trous, qui hésite, prend des chemins de traverse et offre une version incomplète, inachevée de l'histoire. Ce en quoi il est proche d'une écriture de l'histoire postmoderne, sans revendiquer ouvertement cette optique, m'a-t-il semblé.

De la méthode adoptée par l'auteur, de son art de faire, glissons au contenu de l'ouvrage. Que nous apprend-il qui complète, rectifie, contredit ce que les historiens ayant déjà abordé la période ont écrit: je pense en particulier à Mohammed Bekraoui, excellent connaisseur de la guerre de 1914-18 au

Maroc,¹ à Gilbert Meynier² (dont Correale croise la piste dès qu’il aborde le Maroc oriental et à moi-même dans ma thèse consacrée à Lyautey et au protectorat de la France au Maroc.

Je ne crois pas qu’il renouvelle complètement la connaissance que nous avons déjà acquise des activités de résistance à la conquête française ni au nord en zone espagnole et à Tanger, ni au Sahara et dans l’Anti-Atlas. Grosso modo, les acteurs principaux en étaient connus et leur action passée déjà au peigne fin: Raysûnî et les gens qui gravitent autour de Abd el-Krim el-Khattabi (Germain Ayache); ‘Abd al-Mâlik (Gilbert Meynier via l’émir Khaled), Al-Hayba et Mbrabhî Rahhû ressaisis par Rachid Agrour dans son importante thèse.³ Par contre, il nous apprend beaucoup sur les tergiversations de la politique espagnole de Malaga à Tétouan, de Tanger à Las Palmas aux Canaries et sur la répression du trafic d’armes par le Makhzen à partir du début du XX^{ème} siècle et par la France et la Grande Bretagne, surtout à partir d’août 1914. Cela ne bouleverse pas la trame événementielle déjà en usage. Au bout du compte, le Reich allemand a émis de nombreux projets d’exportation d’armes et de cartouches, soit par des intermédiaires espagnols à Gibraltar, Malaga et aux Canaries, soit en montant des réseaux d’action directe à partir de leurs sous-marins: le débarquement d’Edgar Probst, ancien consul d’Allemagne à Fès, en 1916 au large d’Ifni, en est une illustration exemplaire. Mais il a livré de faibles quantités d’armement à la résistance marocaine à la conquête. Pour le Sud saharien, quelques dizaines de fusils, et non les 6.000 fusils modèle 1886 de facture française projetés. Au nord, l’agent allemand dit “Far,” puis Bartels, son successeur, alignent au maximum une équipe de quinze officiers et d’une trentaine de déserteurs de la légion étrangère. C’est assez pour réaliser des coups de main sporadiques, comme, le 6 septembre 1916, couper un pont sur le chemin de fer de Taza à l’Algérie à l’aide de 300 kilos de cheddite. Ce n’est pas assez pour doter la *mehalla* d’Abd al-Mâlik d’une force de pénétration irrésistible chez les Tsoul et les Branès, comme ce sera le cas en juillet 1925, lors de l’offensive d’Abd el Krim sur Fès et Taza.

Par contre, cet ouvrage enrichit nos minces savoirs acquis sur la répression du trafic d’armes par le Makhzen, à partir de la conférence d’Algésiras, et par la France et, surtout, modifie notre perception du monde des trafiquants.

1. Mohammed Bekraoui, *Le Maroc et la première guerre mondiale, 1914-1920* (Aix-en-Provence: publications de l’université de Provence, 1987).

2. Gilbert Meynier *L’Algérie révélée. La guerre de 1914-1918 et le premier quart du XX^{ème} siècle*, (Genève: Droz, 1981), réédité par (Paris: Bouchène, 2014).

3. Rachid Agrour, “Le mouvement hibiste et les tribus berbères de l’Anti-Atlas: une histoire de la périphérie (sud-ouest marocain) face au pouvoir central (1910-1934),” thèse inédite soutenue auprès de l’université de Paris I en 2009.

Sur le premier point, Francesco Correale pointe avec précision les tentatives du makhzen, depuis le traité de commerce conclu avec l'Angleterre en 1856, pour endiguer l'importation d'armes et de matériel de guerre au Maroc ou du moins, à partir de 1890, la circonscrire au niveau des consulats étrangers. Il expose longuement la politique de la Résidence générale à Rabat qui essaye vainement, avant août 1914, de traduire les trafiquants d'armes devant des tribunaux militaires. Des raisons d'ordre international retiennent le Quai d'Orsay d'adopter une réglementation aussi draconienne. La guerre mondiale change la donne, mais malgré les coups de colère de Lyautey, il y a la "susceptibilité" de l'Espagne et les intérêts des puissances neutres à ménager. Francesco Correale ne croit pas que l'Etat colonial puisse s'en tenir à des règles de droit international s'agissant de la répression du trafic des armes. Ici le dogme l'emporte chez lui sur le goût de l'archive. C'est lui-même qui nous apprend que le service de la Dette aux mains des diplomates d'affaires français et les agences consulaires (ici à Mogador, là à Gibraltar), ne marchent pas du même pas que les militaires et répugnent à l'emploi de la force, lorsqu'elle est privée de l'argument (du paravent m'objectera-t-on) du droit. C'est au sein même de la sphère militaire que peuvent surgir des désaccords dans la compréhension et la répression des faits de contrebande d'armes: par exemple en Chaouiïa, la profonde divergence de vues qui surgit à ce sujet entre le général Calmel, accommodant, et le résident général Gouraud, intransigeant lors de son intérim de Lyautey. Mais je n'irai pas plus loin dans mes réserves sur ce terrain, qui touche à l'Etat colonial en tant que projection incomplète et parfois caricaturale de l'Etat européen, qui se veut de droit. Ce qui m'a frappé, en lisant ce travail immensément érudit, c'est le sérieux des enquêtes opérées par la machine étatique sur le trafic d'armes et non leur légèreté. Pour le plus grand profit de l'historien, quelle que soit son approche et ses inévitables a priori.

Sur le second point, Francesco Correale procède à une réflexion de fond et à une enquête d'une précision impressionnante sur la contre-société des trafiquants. Contre-société n'est peut-être pas le terme le plus adéquat, lorsqu'on est en présence de gens issus de la société tribale qui désarment des soldats ou leurs achètent armes et munitions: tels les Aït Wira dans le Tadla, qui munitionnent les partisans de Muha U Hamû et Muha U Saïd. Mais lorsqu'il s'agit de pêcheurs espagnols, de soldats marocains du tabor n°1 à Tanger, d'aubergistes, de coureurs de fortune venus de métropole, du Français Hippolyte Fouroux et Catalan Casteltorto et son épouse, du représentant de commerce Alfred-Auguste Montillet et de ses associés, il ressort que, par delà le disparate des statuts et des appartenances confessionnelles ou de nationalités, une société de l'ombre surgit, à laquelle Francesco Correale restitue une profondeur sociologique et une raison historique qui n'apparaissent pas dans

les archives émaillées de lourds jugements de valeur. C’est en quelque sorte l’envers de la société coloniale et de ses appendices dans le monde colonisé, qui sont restitués d’un crayon aux traits fermes. Et Francesco Correale, qui se méfie de la littérature, retrouve le monde perdu des personnages hors norme dans le Maroc du début du XX^{ème}, autochtones et étrangers, finement brossés par le romancier Louis Gardel dans *Dar Baroud* (paru aux éditions du Seuil en 1993). Ce sont des acteurs de l’histoire qui enjambent les frontières et échappent aux définitions identitaires: “comme le démontre l’affaire ‘F.C’, et d’autres cas qui prennent en flagrant délit de trafic d’armes les troupes françaises, les contrebandiers d’armes, ou présumés tels, n’ont pas de nationalité, même si leur pays est plongé en plein conflit mondial”(173). Cela dit, l’auteur aurait pu démarquer plus nettement les petits opérateurs traîne-misère des gros “bonnets” du trafic d’armes, comme le souligne le délégué au Contrôle de la dette auprès de Lyautey en 1915: “Car le vrai contrebandier n’est souvent pas le malheureux qui transporte la marchandise moyennant une prime plus ou moins élevée, mais le fournisseur, très souvent riche, qui reste prudemment chez lui”(140). Ce monde de l’ombre est donc lui-même stratifié à l’extrême.

Des hommes sont arrachés à l’anonymat. Des objets acquièrent une intensité historique saisissante. Les armes en premier lieu, dont l’auteur nous fournit toute la panoplie et nous apprend qu’elles étaient recyclées à Liège en particulier afin de ne pas faire trop de dégâts sur les troupes coloniales: fusils “Martiny-Henrys,” “Winchester 1873,” “fusils Gras modèle 1874,” “Lebel 1888,” “Mauser,” les plus redoutables des fusils à tir rapide. Les bateaux ensuite: les deux gardes-côtes de la Division navale, le “Du Chayla” et le “Cossard,” le sous-marin allemand qui transporte Probster et al-‘Arbi bin Ahmad Djarari un tirailleur soussi prisonnier des Allemands, dont la déposition auprès des autorités militaires est un document fondamental. Mais plus encore, cette flottille de bateaux de pêche espagnols, petits voiliers et balancelles, qui vibronnent le long des côtes atlantiques et accostent dans des criques ou des anses à la barbe de l’autorité régaliennne. Un archipel de marins surgit, qui entretient avec la société marocaine littorale des connivences, des affinités, une sorte de complicité tacite qui fait fi des ordres étatiques établis. Francesco Correale réussit là pleinement son objectif d’écrire l’histoire “par en bas” d’un pan de la société au Maroc franco-espagnol et dans le Sud profond au cours de la première guerre mondiale. Au risque de nous perdre parfois dans les détours d’histoires de trafic qui restent à l’état de projets inaboutis ou de fantasmes des gens d’en-haut. Un livre fort, mais un ouvrage ardu pour le lecteur.